

Une petite fille “jolie comme un cœur”, une maman qui passe sa journée à chanter et un papa à travailler...

Un appartement HLM au-dessus d'un marché, en face d'un Prisunic, pas loin d'une cour d'école, d'un square... une banlieue sans importance...

Cette année-là, la famille avait pu s'offrir des vacances. Ils avaient découvert la Méditerranée, la mer chaude, les baignades à n'en plus finir. Ils avaient été tellement heureux qu'ils osaient dire: «Si tout va bien, l'année prochaine, nous irons à Venise.» Venise, le rêve de leur vie, le paradis. Elle avait appris à “faire la grenouille”, nager. Elle était la plus jolie de la plage. La choisie. Elle était aimée et trouvait ça naturel. Naturel comme le soleil et le vent, comme l'été.

Cette année-là, le soleil et le vent... le vent dans les jupes qui tournent... sous les jupes, les jambes qui dansent... Tous les trois, le bonheur si plein... Tout avait bien commencé. Tout: l'histoire de sa vie.

Et puis... un rien est passé.

Un dimanche matin mouillé d'une tristesse de pluie douce et entêtée, où l'on sait d'avance que la journée telle une vieille dame n'en finira pas de se traîner, elle dormait, elle ne savait pas encore... Elle avait huit ans et l'innocence de son âge... Elle rêvait... Plus tard, quand elle serait grande, elle serait princesse...

Et puis... elle a ouvert les yeux. Elle a souri à la vie. Elle s'est levée. Elle est tombée.

Il a suffi d'un rien, un presque rien qui ne se voit même pas, une bactérie au nom imprononçable qui "passait là par hasard", "la malchance", pour que la plus jolie petite fille de la plage se métamorphose en une vilaine éléphante au cœur de moineau ; et sa vie, en une grande aventure.

DE LA SOLITUDE

En une journée, tout changea, et elle avec.

La banlieue, le marché, le supermarché, la cour d'école, le square... Rien ne serait plus jamais pareil. Aucun matin, aucune nuit ne serait plus ordinaire. Pour elle, à huit ans, c'était déjà trop tard "la vie normale".

Puisque l'histoire de la petite fille jolie comme un cœur finissait là, il fallait bien en commencer une autre... Une autre histoire, une autre vie.

Elle aussi débute bien.

À la vue des pattes d'éléphante, la mère donne un verre de grenadine agrémenté d'une forte dose de calmants et d'aspirine à sa fille et fait venir le médecin qui, après avoir écouté "l'organe vital", redonne des médicaments à l'enfant, annonce "une attaque bactérienne" et appelle une ambulance.

Les médicaments ont le goût des fraises Tagada. La petite se voit comme un champ de bataille sur lequel la guerre est déclarée. Le hasard a bien choisi son jour. C'est dimanche et, pour une fois, il se passe quelque chose.

Le trajet en ambulance la passionne. Allongée sur un brancard, enfournée dans une fourgonnette

comme un petit pain à cuire, sa mère à ses côtés; son père derrière, en Peugeot break, au fond, à travers la vitre arrière, comme sur un écran de télévision. Ils roulent vite. L'ambulance fait pin-pon. On s'écarte sur leur passage. L'enfant se voit en héroïne de film policier.

Arrivés à l'hôpital, le père emboutit une borne. L'effet est percutant. L'enfant rit. Ils pénètrent par des souterrains, un ballet de blouses blanches les accueille. Deux infirmiers font voler l'enfant sur un chariot. De service en service, la petite visite l'hôpital comme une reine sur son char, à grand fracas de roues. Quel beau dimanche!

Les premiers examens la distraient.

Une petite aiguille empressée de griffonner... Des rouleaux de papier comme ceux de la caissière du supermarché déboulent, envahissent la table, le sol... L'électrocardiogramme.

Dans une salle noire, un écran comme au cinéma, un spécialiste observe son "organe vital", une drôle d'outre qui bouge, et lui fait un rapport qu'elle juge tout à fait convenable... L'échographie.

« Son cœur a des ratés... La valve s'est ouverte, il y a une fuite... » Doit-on l'ouvrir tel le capot d'une voiture? Sa poitrine lui apparaît comme un moteur; le radiologue, un garagiste. « Faut-il faire un pont? Ajouter un embout plastique?... » Les grands travaux... Tout cela est aussi passionnant qu'un jeu de mécano. La petite submerge le médecin de questions.

— Les enfants sont bien curieux aujourd'hui...

— Quels enfants?

— Juste avant toi, un petit garçon m'a aussi posé plein de questions...

— Comment s'appelle-t-il?

— Je ne sais pas, mais c'est un cas comme toi.

— Ah, je suis un cas?

« Opère... Opère pas... » Ça discute ferme chez les adultes.

L'enfant imagine une opération comme un grand voyage. Enfin, il va lui arriver quelque chose.

« Après avoir attrapé des pattes d'éléphante, vais-je en avoir le cœur?... Comment ça aime, un cœur d'éléphante?... Sûrement démesurément. »

Le verdict tombe: « Opère pas. On verra lundi... l'avis du chef... En attendant, antibiotiques, calmants, corticoïdes à forte dose. »

Le troisième examen ne l'amuse pas, elle le connaît déjà. Une prise de sang.

— Ne regarde pas, dit la mère.

Elle ne regarde pas, mais elle a mal quand même. Juste un peu, le temps de plier le bras et d'oublier.

L'hôpital. Un lieu intéressant, nouveau, les premiers jours.

L'hôpital, un monde à part dont on ne sort pas indemne.

Des aides-soignantes vêtues de pyjamas informes de la même teinte vinasse que les portes (sans doute pour se “fondre avec les lieux”), des femmes de ménage en pyjama vert piscine. Et, partout, ces odeurs de Bétadine, d'eau de Javel, d'urine et de sang qui imprègnent les murs, les cheveux, les poumons, les mémoires. À l'hôpital, même le langage est différent. On fait des “batteries d'examens” comme des batteries de cuisine. « Tout est sous contrôle », lui répète-t-on et, elle, elle ne contrôle plus ses jambes. Il lui semble aussi que son cœur bat trop vite comme si elle était toujours émue, comme lorsque ses joues deviennent rouges. Sa peau est blanche. Elle est un peu fatiguée, essoufflée comme lorsqu'elle a beaucoup joué, beaucoup couru, mais elle n'a pas joué, pas couru et déjà cela lui semble loin. Elle observe le phénomène avec attention. Elle s'observe.

Ses genoux, ses chevilles devenus monstrueux en une nuit... À partir des cuisses, elle ne sent plus rien. Elle trouve son corps étrange. Son corps lui est devenu étranger.

— Tout est affaire de volonté, dit le père.

— Quand on veut, on peut, renchérit la mère.

La petite a encore la confiance tranquille des enfants aimés qui croient en leurs parents. Elle essaie. De toutes ses forces, elle ordonne à ses jambes de marcher, et elle reste là, impuissante.

— C'est mécanique. Une voiture ne peut rouler sans pneus, dit le père.

Et la mère pleure.

Et l'enfant regarde ses jambes posées à côté d'elle comme des objets incongrus, incapables, inutiles, et découvre que l'expérience de la volonté peut être vaine, que les grandes personnes se trompent parfois.

Tout et tous s'agitent autour d'elle, et elle, elle est là.

On ne lui dit plus : « Bouge-toi, tu ne vois pas que tu gênes. » Elle gêne tout le monde et tout le monde trouve ça normal. Elle occupe le terrain comme un arbre aux racines coulées dans du béton. Elle est l'objet "d'attentions incessantes" et, comme tous les enfants, elle aime être le centre d'intérêt. On installe un écran de télévision relié à un étrange appareil à sa droite. On l'affuble de bracelets, ventouses et autres ustensiles. « Pour entendre, voir ce qui se passe à l'intérieur », lui dit sa mère. Elle a froid. On l'empaquette comme un cadeau dans une couverture d'hôpital en papier doré. Ses parents se relaient à ses côtés. Jamais ils n'ont été aussi présents. Le père lui

apporte à manger, car « dans la vie, il faut manger, sinon on meurt... Manger, c'est toujours ce qui m'a sauvé », dit le père. Manger, c'est toute sa vie, au père. Enfant orphelin, il fallait trouver à manger... puis très vite, à peine sorti de l'enfance, vers treize, quatorze ans, il devait "gagner sa pitance" et puis enfin, à peine sorti de l'adolescence, à dix-neuf ans, jeune marié, jeune père, il avait la responsabilité de rapporter à manger à sa famille. Sa femme, sa fille : toute sa famille. Manger : l'occupation de sa vie.

« Si on n'opère pas, elle ne survivra pas... Ces antibiotiques-là... peut-être... à fortes doses... On attend l'avis du professeur... » On chuchote... Dans un "bruit de couloir", l'enfant comprend qu'elle peut mourir, alors elle mange. La mort ne lui fait pas peur, elle ne sait pas ce que c'est. La mort, pour un enfant, une curiosité de plus. Pour reconnaître la mort (surtout la sienne), il faut être capable de reconnaître la vie, avoir vécu. Les enfants ne peuvent reconnaître la mort, alors ils l'inventent. « La mort... un squelette avec une faux?... une belle dame en robe de mariée?... Tu crois qu'elle va venir, passer aujourd'hui... comme le facteur ? Ce soir ? Après dormir ? À toi de mourir !... Non ! À moi !... » Des jeux... des jeux d'enfant malade.

Son père et sa mère se prennent les mains, s'étreignent. L'enfant aime les voir ainsi, amoureux. C'est sa maladie qui les a réunis et elle en est fière. La mère se cache pour pleurer dans les bras de son mari et l'enfant les trouve beaux. Beaux comme ceux qui s'aiment.

— Les enfants, c'est "le ciment" du couple, dit la mère.

— Les enfants "soudent les sentiments", dit le père.

Après avoir été une voiture chez le cardiologue, l'enfant se voit comme du ciment, une soudure... et trouve que ses parents ont le sens du bâtiment...

— Il va falloir être courageuse, dit le père.

— Pourquoi ? demande l'enfant.

— Il faut voir la chose telle qu'elle est...

« Ah... Et elle est comment, la chose?... C'est quoi la chose?... »

— Avant c'était bien, on était bien... Avant, elle était bien, dit la mère.

— C'est un désastre, un désastre, murmurent les parents.

Et la petite pense que "la chose", "le désastre", c'est elle.

Après l'agitation du matin, après avoir été trimballée de couloir en antichambre, après une autre urgence plus urgente que la leur, on les a laissés là, n'importe où.

Une sirène a hurlé, une troupe blanche a couru, des chariots ont roulé. Le père déambulait dans les couloirs, on lui a dit de s'asseoir parce qu'il faisait trop de bruit. Il a demandé: «Où?» On ne lui a pas répondu, alors il s'est assis par terre. Et ils ont passé l'après-midi là, à attendre... un lit... une chambre...

Enfin, ils l'ont: la chambre.

Sa chambre.

A priori, identique à toutes. Du papier à chevrons peint en gris parce que «le gris, c'est reposant», des portes couleur vinasse, des poignées bordeaux parce que «le gris et le bordeaux, ça va bien ensemble». L'enfant n'aime ni le gris, ni le bordeaux, ni le vin. Pour elle, rien ne va avec des couleurs tristes. Sa taie d'oreiller est bleu ciel, sans doute un oubli. Les oublis facilitent parfois la vie. «Le bleu, ça ne va pas avec le bordeaux, c'est une faute de goût», dit la mère, et l'enfant aime les fautes de goût et le bleu ciel.

À gauche, une porte grise trouée d'une vitre voleuse d'intimité; en face, un mur sans surprise, des toilettes, un lavabo derrière une autre porte qui ne ferme pas... Le bout de la fenêtre, son dernier angle de vue. Le bout de son lit, dernier point d'impact avec les choses.

Le père est assis dans le fauteuil, la mère sur la chaise, l'enfant est couchée. La lumière est d'or.

— Drôle de dimanche..., soupire la mère.

— Demain, elle ne pourra pas aller à l'école, dit le père.

À 18 h 30, on apporte à manger et l'enfant n'a pas faim. Le père insiste « parce que l'on ne jette pas la nourriture... parce qu'il faut manger dans la vie ». La mère surenchérit : « Un enfant, c'est comme une plante, si on ne le nourrit pas, il meurt. » La mère, la passion des fleurs. C'est pour que sa femme ait un jardin que le père avait acheté ce pavillon de banlieue si loin de Paris, si loin de l'hôpital des enfants malades. À l'époque, il ne pouvait pas prévoir...

À 21 heures, le père a mangé la soupe eau chaude-bouillon-cube et, la mère, le fromage-plâtre. Les visites sont terminées. Le soir vient. Il faut "abandonner l'enfant à son triste sort".

Ils se lèvent.

Elle reste là.

Ils s'habillent pour sortir.

Elle est à moitié nue.

Ils l'embrassent, ouvrent la porte.

Elle ne bouge pas.

Ils s'en vont dans l'horizon rouge.

Ils laissent leur enfant, là, à l'hôpital.

Et, soudain, comme on ouvrirait un lit vide, l'enfant découvre la solitude.

« Seule... oui, c'est ça... Papa me l'a dit : devant la maladie, devant les épreuves de la vie, on est toujours seule... Comment se défendre contre la solitude ? Puisque maman n'est pas là, je dois devenir mère pour moi-même, me soigner, me consoler, me raconter des histoires pour m'endormir. Me dire "je t'aime"... »

L'enfant essaie de se raconter une histoire, de fuir dans un conte de fées. Elle imagine sa mère en train de lui raconter... elle essaie de se souvenir... des mots que sa mère lui dit en l'embrassant : « Je t'aime, je t'aimerai toujours... » et l'angoisse de l'avenir la saisit pour la première fois. L'immensité du temps se dresse devant elle en une vague géante prête à l'engloutir.

« Que vais-je devenir?... Comment affronter tous ces jours si longs, toutes ces nuits démesurées?... » L'avenir lui apparaît en une grande mer. « Seule... Seule, on se noie. »

Pour la première fois, l'enfant qui s'impatientait de demain et voulait tout connaître voudrait revenir en arrière, être hier, retrouver sa chambre, sa maison, ses parents, sa vie d'avant. La nuit s'abat sur elle comme un lourd rideau noir de théâtre. Elle se sent perdue et petite sur une scène géante, dans un rôle, une pièce qu'elle ne connaît pas. Que va-t-on lui demander?... Elle découvre un autre décor, une autre vie, et elle a peur. Peur de tout... des ombres, des bruits de l'hôpital... Tout l'effraie. Alors elle pleure. Lentement. Sourdement. Parce qu'elle a peur qu'on l'entende. Dans ce nouveau monde, elle ne veut pas se faire remarquer. Les larmes coulent telle une source

chaude débutant sa course. Elle ne se révolte pas. Les enfants prennent la vie qu'on leur donne, la vie comme elle vient.

Elle ne sait combien de temps elle sanglote ainsi, sans bruit, elle n'a personne à qui demander l'heure. Lorsque ses larmes cessent, c'est l'heure de la nuit noire et elle a peur d'allumer la lumière.

«Au secours... au secours... Ne me laissez pas me noyer dans le noir... Au secours... Que dois-je faire?... Le monde bouge... Le monde est en action, déclarent les gens de la télévision, ces gens qui parlent vite, marchent vite, tout ce monde qui va si vite... Et moi, l'immobile, où suis-je?... Qui suis-je... si ce n'est un poids mort? Au secours...», crie l'enfant en silence.